

Nathan Schlanger

L'INVENTION DE LA TECHNOLOGIE

Une histoire intellectuelle
avec André Leroi-Gourhan



puf

L'Invention de la technologie

Une histoire intellectuelle
avec André Leroi-Gourhan

Nathan Schlanger

L'Invention de la technologie

Une histoire intellectuelle
avec André Leroi-Gourhan



Publié avec le soutien de l'École universitaire de recherche Translitteræ
(Programme « Investissements d'avenir »
ANR-10-IDEX-0001-02 PSL et ANR-17-EURE-0025).



ISBN 978-2-13-084807-3

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2023, janvier

© Presses Universitaires de France/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

REMERCIEMENTS

Par la force des choses, on pourrait presque dire, l'invention de la technologie est un processus qui n'en finit jamais, ou plutôt qui paraît toujours en cours. Cela semble d'autant plus vrai une fois que l'on distingue les différentes strates sémantiques de cette notion. Les « techniques » comme moyens d'action sur la nature et sur la société s'inventent et se mettent en œuvre perpétuellement – il en va de même, à une autre échelle, pour la « technologie », terme qui sera essentiellement utilisé ici dans son sens premier, pour désigner l'étude raisonnée, le « logos » desdites techniques. L'invention de la technologie dans les sciences humaines et sociales durant le xx^e siècle – en d'autres mots, l'objectivation de l'objet que sont « les techniques » – est certes un processus constamment en cours d'achèvement, mais est-ce pour autant un processus continu et cumulatif ? Est-il possible d'y distinguer et d'y hiérarchiser, sur le vif ou rétrospectivement, des tendances et des faits ? Quels rapports, directs ou implicites, pourra-t-on trouver entre l'inventeur ici désigné de la technologie – l'ethnologue et préhistorien André Leroi-Gourhan – et la diversité des milieux scientifiques, intellectuels et philosophiques dont il s'est nourri et auxquels il a tant contribué ?

C'est dans le cadre de ma formation en archéologie préhistorique et en anthropologie que je me suis intéressé aux techniques et à la technologie : d'abord pratique et théorique, cet intérêt s'est enrichi au fil des années de dimensions historiographiques, culturelles et

L'Invention de la technologie

idéologiques. Je n'aurai pas pu suivre toutes ces pistes, ni même les identifier, sans les apports de nombreux enseignants-chercheurs, collègues et amis. C'est grâce à leur accueil et leur générosité que j'ai pu m'initier à la technologie préhistorique et à l'archéologie expérimentale, ainsi qu'à l'anthropologie des techniques et à la technologie culturelle, sans oublier l'histoire et la sociologie des sciences et des techniques. Pour ce qui est de la tradition technologique française, d'avant Marcel Mauss à après Leroi-Gourhan, je dois beaucoup aux regrettés Robert Cresswell et François Sigaut, ainsi que, pour des échanges hélas trop fugaces, à André-Georges Haudricourt et Hélène Balfet. Sander van der Leeuw, Anick Coudart, Pierre Lemonnier, Alain Schnapp et Jean-Paul Demoule, ainsi que Maurice Godelier, Philippe Descola, Bruno Latour et Simon Schaffer, tous rencontrés à Cambridge puis à Paris, m'ont aidé à mieux poser des questions et à mieux comprendre des réponses. À la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie de Nanterre, je remercie Françoise Audouze pour son invitation à collaborer à l'édition d'un volume sur André Leroi-Gourhan, paru en 2004, suite à un colloque organisé avec le regretté Bernard Stiegler. C'est aux membres de l'équipe de recherche « Ethnologie préhistorique », et surtout Claudine Karlin, Michèle Julien et François Valla, et plus récemment Pierre Bodu et Boris Valentin, que je dois ma perception des enjeux et des ressources de cette recherche. Une reconnaissance particulière est due à Philippe Soulier, qui a su si généreusement partager ses recherches historiques et biographiques pionnières sur Leroi-Gourhan, en se fondant sur la collecte et la mise en valeur des « archives de sa vie ».

Les fonds d'archives produits par Leroi-Gourhan ou concernant ses activités scientifiques sont aujourd'hui déposés dans plusieurs institutions. Il s'agit en premier lieu du fonds conservé au service des archives de la Maison des sciences de l'homme-Mondes (MSH-M), connue jusqu'en 2020 comme la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie (MAE) où Élisabeth Bellon et Aurélie Montagne-Bôrras ont toujours été aussi efficaces qu'accueillantes. Christophe Labaune, des archives du Collège de France, les équipes du musée du Quai

Remerciements

Branly et celles des archives centrales du Muséum national d'histoire naturelle m'ont également apporté leur aide précieuse. Mon intérêt pour l'exploration historique et intellectuelle des archives archéologiques s'est confirmé avec ma participation à la coordination du projet européen AREA (Archives of European Archaeology, de 1998 à 2008), sous la direction d'Alain Schnapp ; à cela se sont ajoutés depuis 2014 des échanges aussi instructifs qu'amicaux avec mes collègues de l'École nationale des chartes à Paris, spécialistes reconnues dans l'étude critique des sources historiques.

Pour ce qui est plus particulièrement de la rédaction de ce livre, je tiens à remercier de nombreux collègues et amis pour leurs contributions et leurs conversations au fil des années, et, pour certains, pour les précisions et les informations plus spécifiques qu'ils m'ont apportées (en conservant, bien évidemment, la seule responsabilité pour toute erreur factuelle ou de tout malentendu qui demeurent). Soit par ordre alphabétique : Rémy Amouroux, Jean-François Bert, Pierre-Marc de Biasi, Julien Blanc, Claude Blanckaert, Éric Brian, Noël Coye, André Delpuech, Jean-Paul Demoule, Marion Di Santi, Wolf Feuerhahn, Fanny de France, Stefanos Geroulanos, Arnaud Hurel, Éric Jolly, Frédéric Keck, Damien Kunik, Benoît de L'Estoile, Christophe Marquet, Peter N. Miller, Oscar Moro Abadía, Laurent Nespoulous, Yann Potin, Mercè Prats, Pascale Rabault-Feuerhahn, Alain Schnapp, Wiktor Stoczkowski, John Tresch et François Vatin. Je suis particulièrement reconnaissant à Alain Schnapp et John Tresch pour leur lecture attentive de l'ensemble ou de parties du manuscrit à divers stades de sa conception, et bien sûr à Paul Garapon et Hélène Zerkaoui des Presses universitaires de France qui m'ont accueilli et accompagné dans la réalisation de ce projet.

Longtemps en gestation ou élaborés de façon dispersée, mes intérêts pour « l'invention de la technologie » se sont enfin concrétisés durant les périodes de confinement dues à la pandémie de Covid-19, à partir de mars 2020 – et alors que je préparais en parallèle une anthologie de textes de Leroi-Gourhan traduits en américain, *André Leroi-Gourhan on Technology. A Selection of Writings from the 1930s to the 1960s*, dans la série « Cultural Histories of the Material

L'Invention de la technologie

World », au Bard Graduate Center, New York (voir Leroi-Gourhan, 2023). Enfin, j'ai retrouvé les mêmes qualités de patience, de perspicacité et d'encouragement sans faille auprès de ma famille, de mon épouse et de mes filles, de mon père Jacques et de ma mère Judith, que je remercie de tout mon cœur.

CHAPITRE 1

Préliminaires in(ter)disciplinaires

Autour de l'homme (1911-1986)

Mes livres sont lus. Certains lecteurs m'ont l'air d'avoir été satisfaits par ce qu'ils y ont trouvé. Moi, je ne les ai jamais relus... J'ai dû ouvrir deux fois *Le Geste et la Parole* depuis qu'il est paru, et je n'ai pas relu *Milieu et techniques* depuis vingt ans. Ce sont des pages qui ont tourné et qui constituent peut-être un petit enrichissement pour moi dans la mesure où j'ai appris à les oublier.

(Leroi-Gourhan, 1982, p. 19)

Au cours d'une carrière tout aussi intensive que productive, qui s'étend du milieu des années 1930 à la fin des années 1970, André Leroi-Gourhan (né le 25 août 1911 à Paris-décédé le 19 février 1986 à Paris) a pu explorer un éventail assez impressionnant de domaines de recherche. Qu'ils aient été spécifiquement désignés comme tels ou seulement sous-entendus, ces domaines comprennent, listés ici dans un ordre à peu près chronologique : l'orientalisme et la philologie, l'histoire de l'art et le folklore, la zoologie, l'ethnologie, la muséologie, l'éthologie, l'anatomie comparée et la paléontologie des vertébrés, les études de l'art pariétal, l'archéologie préhistorique, la psychologie comportementale et évolutive, l'anthropologie philosophique et, bien sûr, la technologie. Le présent ouvrage constitue

donc la première étude spécifiquement dédiée à la « technologie » – entendue ici, il faut le souligner d'emblée, comme *l'étude des techniques*, ou encore, ainsi que le formula une fois Leroi-Gourhan avec bonheur, l'étude de l'homme « inscrit dans son *activité matériellement créatrice* » (voir chapitre 2). De ce fait, les problématiques abordées dans cet ouvrage rejoignent largement celles qu'il a lui-même faites siennes tout au long de sa carrière. De la première à la dernière de ses publications, et au moins jusqu'au milieu des années 1960, la technologie est effectivement restée pour Leroi-Gourhan un champ de recherche bien identifié et systématiquement exploré.

Par ses pratiques empiriques comme par ses ambitions interprétatives, la technologie de Leroi-Gourhan a connu des développements majeurs au fil des années. Ces changements considérables s'étendent, on le verra, depuis une première conception de la « civilisation matérielle », fondée sur des objets muséifiés, jusqu'au « comportement opérationnel » et à « l'évolution de la technicité », inspirés de la psychologie et de la biologie, et sous-tendus par des perspectives rédemptrices et presque théologiques. Pourtant, avec toutes ces expansions et redirections, il n'en reste pas moins que la technologie de Leroi-Gourhan a conservé son identité fondamentale et sa position centrale dans son œuvre. De même, sous les bannières consécutives de « technologie primitive » et de « technologie comparée » (et parfois de « technologie descriptive »), puis de « technologie préhistorique » et de « technologie culturelle », sa technologie est devenue un domaine distinct et reconnaissable pour ses nombreux lecteurs et disciples à travers les sciences humaines et sociales, jusqu'à nos jours et sans doute pour les décennies à venir.

Prenons donc cette identité durable de la « technologie », cette objectivation des techniques, comme notre point de départ, qu'il nous faudra bien sûr dûment étayer et examiner tout au long de ce livre. Il ne s'ensuit pas pour autant que cette « technologie » puisse se concevoir comme un domaine « autonome » ou autosuffisant, pour ainsi dire, qui serait non seulement cohérent sur le plan interne mais aussi facilement distinguable, historiquement, méthodologiquement et conceptuellement, de l'ensemble de ses productions savantes.

Au contraire, c'est à double titre – pour des raisons d'ordres factuels d'une part et analytiques de l'autre – qu'il nous faudra dès maintenant prendre en compte *l'ensemble* des disciplines et des champs de recherche, outre la technologie, auxquels Leroi-Gourhan a contribué au fil des ans.

Pour commencer par l'aspect factuel ou informatif, cet arrière-plan nous servira à compléter le tableau, notamment pour un lectorat qui n'a pas accès à l'ensemble des écrits de Leroi-Gourhan, ou qui n'en connaît que des pans ou des tronçons – dans l'original ou en traduction¹. Une telle vision segmentée prévaut encore chez certains archéologues et préhistoriens, notamment hors du monde francophone, qui connaissent Leroi-Gourhan plutôt comme le promoteur de l'interprétation « structurale » de l'art pariétal paléolithique², et aussi comme l'innovateur de méthodes de fouilles des sols d'habitat préhistoriques, notamment sur le site magdalénien de Pincevent³. Pour ce qui est de l'étude des « activités matériellement créatrices », au passé ou au présent, plusieurs apports de Leroi-Gourhan doivent indéniablement être mieux pris en compte, que ce soit par des archéologues, des anthropologues, des technologues, ou encore des historiens et des spécialistes de la culture matérielle, sans parler des philosophes. L'ignorance de certains pans de l'œuvre de Leroi-Gourhan hors du monde francophone est bien réelle, en partie du fait qu'il y avait été devancé par les plus américanophiles et mieux traduits Claude Lévi-Strauss (pour l'anthropologie socioculturelle) et

1. La question des traductions de Leroi-Gourhan, en anglais et dans d'autres langues, est brièvement abordée dans Schlanger (2023) ainsi que dans Leroi-Gourhan (2023). Notons le paradoxe qui voit le polyglotte Leroi-Gourhan bien moins traduit (en anglais) que son contemporain Claude Lévi-Strauss, qui s'avoue pourtant être doté d'un anglais rudimentaire et peu doué pour les langues (Lévi-Strauss et Eribon, 1988/1990, p. 47, 125).

2. Sur les contributions de Leroi-Gourhan à l'étude de l'art pariétal, voir Delluc et Delluc (2004), Sauvet (2004), Fritz (2017), ainsi qu'Ucko et Rosenfeld (1967), Conkey (1989), Bahn (1998), Moro Abadía et Palacio-Pérez (2015).

3. Sur la méthodologie de recherches et de fouilles de Leroi-Gourhan à Pincevent, voir Leroi-Gourhan et Brézillon (1972), Karlin et Julien (2012), Ballinger *et al.* (2014), Soulier (2021).

François Bordes (pour l’archéologie paléolithique). Cette ignorance a bien sûr des exceptions, dont notamment l’anthropologue britannique Tim Ingold, qui n’a pas hésité en effet à plusieurs reprises à reconnaître sa dette envers les travaux de Leroi-Gourhan, ainsi que ceux, en toute logique, d’Henri Bergson¹. Une influence quelque peu différente a joué par le truchement de la *French theory* : les réflexions préhistoriques, paléontologiques et même métaphysiques avancées par Leroi-Gourhan dans *Le Geste et la Parole* – tout en étant fort éloignées d’un déconstructivisme postmoderne ou posthumaniste, nous le verrons par suite – se sont trouvées appropriées et mobilisées dès 1965 dans les lectures philosophiques de Jacques Derrida, suivi de Gilles Deleuze, de Roland Barthes, et, plus récemment, de Bernard Stiegler². C’est en fait à ces relais philosophiques là, rapidement traduits et médiatisés en anglais, que Leroi-Gourhan doit une grande partie de sa notoriété internationale. Cela dit, compte tenu de la montée en puissance actuelle des approches anthropologiques et archéologiques aux techniques et à la culture matérielle, y compris la « chaîne opératoire » dont il sera question aux chapitres 5 et 7, il semble bien que le « déficit épistémologique » qui entoure l’œuvre de Leroi-Gourhan soit en passe d’être comblé depuis une dizaine d’années – et le présent ouvrage vise bien sûr à le réduire encore davantage³.

Cela dit, mon propos ne sera pas ici d’entreprendre une prospection méthodique chronologique ou thématique, domaine par domaine, des diverses contributions disciplinaires de Leroi-Gourhan.

1. Ingold (1986, 1999, 2004, 2013 et 2014) ; voir également Noland (2009), ainsi que Dobres (2000), Hodder (2012).

2. Derrida (1967), Deleuze et Guattari (1980), Barthes (1975), Stiegler (1992, 1994 et 2004). Voir certains liens dans Guchet (2015) et les études approfondies de Johnson (2011, 2013, 2020 et 2021), ainsi que, sous des angles différents, Geroulanos (2017), Tresch (2019) et Schlanger (2023).

3. Le « déficit épistémologique » a été posé par Audouze et Schlanger (2004), p. 25. Pour un regard francophone sur la présence ambiguë de Leroi-Gourhan dans le monde anglo-saxon, ainsi que sur certains traits de l’« insularité » française, voir Audouze et Leroi-Gourhan (1981), Audouze (2002), ainsi que la mise en contexte par Serge Cleuziou, Anick Coudart, Jean-Paul Demoule et Alain Schnapp (Cleuziou *et al.*, 1991).

De même, mis à part quelques commentaires occasionnels, je ne m'engagerai pas ici dans une « étude de réception » systématique de ses contributions, tant sur les scènes françaises qu'internationales, notamment à travers les prismes de l'anthropologie philosophique qui vient d'être évoquée. Si les influences durables exercées par l'œuvre de Leroi-Gourhan méritent évidemment d'être abordées, tout comme d'ailleurs les omissions et les angles morts qu'elle a pu générer, ce sont plutôt les diverses influences disciplinaires et intellectuelles qui ont concouru à l'élaboration et à l'objectification de sa technologie que je me propose ici d'identifier et de décontextualiser.

Mais il y a une autre raison, comme je l'ai indiqué plus haut, d'ordre plus analytique ou même critique, qui nous incite à accorder d'emblée une attention plus soutenue aux multiples activités de Leroi-Gourhan. Tout simplement, c'est cette diversité elle-même, *en tant que telle*, indépendamment de ses contenus ou de ses résultats spécifiques, qui mérite d'être sondée et problématisée dans toutes ses implications intellectuelles, épistémologiques et disciplinaires. Leroi-Gourhan fut tout au long de sa carrière scientifique un travailleur infatigable, de curiosité irrépressible, souvent inspiré et toujours productif. Cela étant admis, ses investissements « inter » ou « pluridisciplinaires » (pour employer ces termes rétrospectivement) n'en deviennent pas pour autant plus évidents ou incontestables, ou dépourvus d'enjeux propres. Au contraire, il nous faut reconnaître que ces engagements ne sont aucunement la conséquence logique ou inévitable de la façon dont sont (ou sont supposées être) « réellement » les choses – à savoir, en l'occurrence, une « totalité humaine » (ou une « unité », une « cohérence », ou encore un « destin »), une « totalité », donc, dont les composantes seraient inextricablement imbriquées, et dont l'accès et l'intelligibilité ne pourraient s'envisager que par un effort « interdisciplinaire » concerté. De fait, la « portée encyclopédique » et le « polymathisme » indéniables de Leroi-Gourhan, englobant tout autant les sciences « humaines » que « naturelles », ne peuvent à mon sens s'affranchir d'un examen critique et contextuel. Une telle évaluation, nous le verrons, portera notamment, pour l'ensemble des disciplines concernées, sur

L'Invention de la technologie

des questions de pratiques et de méthodologies scientifiques, puis de constructions rhétoriques et de logiques de démonstration. À cela peuvent s'ajouter les préoccupations récurrentes propres à la personne du savant lui-même, que ce soit concernant son positionnement professionnel, ses perspectives institutionnelles ou encore ses prédilections idéologiques et spirituelles.

Aborder l'ensemble des réalisations de Leroi-Gourhan sous cet angle quelque peu sceptique n'équivaut aucunement, soyons clair, à mettre en question ou à déprécier leur influence sur les générations de ses lecteurs et de ses disciples. Il s'agit au contraire de rendre ces divers apports plus intelligibles et plus éclairants en tant que composantes de son œuvre – tout comme il sera pertinent, plus loin dans ce chapitre introductif, de prendre en compte ses qualités textuelles et littéraires. Ces considérations devraient s'avérer d'autant plus précieuses que mon objectif ici, en naviguant ces divers courants et contre-courants, est de dépasser le cadre d'une biographie intellectuelle pour aboutir à une vision « technologique » du monde. En reconnaissant volontiers avec Leroi-Gourhan (et avec Jacques Ellul) que les techniques représentent bien « l'enjeu du siècle », mon intention est de contribuer à une compréhension historique et conceptuelle plus large de la technologie – de l'étude des techniques – dans les sciences humaines et sociales du ^{xx}e siècle.

1.1. ÉLOGE DE L'INDISCIPLINE : BRICOLAGE ET BRACONNAGE

Tout en lui reconnaissant volontiers une grande diversité thématique, les multiples regards portés sur André Leroi-Gourhan mettent presque invariablement l'accent sur la cohérence sous-jacente et la convergence ultime de son œuvre. « Une intuition centrale, principe de synthèses et d'unité », lui attribue Francis Hours dans la revue jésuite *Études* en 1983 ; « l'unité fondamentale », aux dires

de son élève et collaborateur Robert Cresswell lors du colloque « André Leroi-Gourhan ou les voies de l'homme » en 1987 ; auteur d'une « théorie unifiée » de l'évolution socioculturelle, comme l'écrit Randall White dans son introduction à l'enfin traduit *Gesture and Speech* en 1993 ; penseur « holistique » et « pluridisciplinaire », d'après Françoise Audouze en 2002 ; « L'homme tout simplement », ainsi que Philippe Soulier a récemment intitulé le volume qu'il a dirigé en 2015 ; ou encore *Autour de l'homme. Contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, livre sorti en 2004 sous la direction de Françoise Audouze et de moi-même, issu d'un colloque intitulé « Geste technique, parole, mémoire » organisé par le CNRS avec l'apport de Bernard Stiegler, alors à l'université technique de Compiègne et au Collège international de philosophie¹. Plus récemment encore peut être cité le commentaire de Michel Guérin dans son avant-propos de la réédition de *La Civilisation du renne* (1936) de Leroi-Gourhan :

L'évolution de la pensée d'André Leroi-Gourhan depuis son premier livre en forme est exemplaire d'une profonde continuité qui, loin d'exclure les reprises (avec ce que cela suppose de rectification ou de réajustement), s'en sert pour rebondir vers son Orient, toujours le même : le souci de parvenir à une image synthétique de l'homme (qu'il soit *faber*, *sapiens* ou encore *estheticus* ou *religiosus*) la plus juste possible [...]².

Quelles que soient leurs orientations, ces hommages quasi unanimes reflètent de toute évidence l'immense stature scientifique qu'a acquise Leroi-Gourhan, sa place intellectuelle et son rôle de chef de file. Tout cela étant admis, il reste néanmoins un élément de partialité, pas nécessairement conscient, dans cette insistance presque convenue à accentuer l'unité qui sous-tendrait ses nombreuses contributions.

1. Voir Hours (1983), Cresswell (1988), White (1993), Audouze (2002), Soulier (2015), Audouze et Schlanger (2004a).

2. Guérin (2019), p. xxviii.

D'une manière générale, on peut dire que cette insistance fait écho aux sentiments de « cohérence », de « finalité » ou même de « vocation » auxquels nous aspirons tous, à divers degrés, dans notre vie professionnelle comme dans notre vie personnelle. Plus encore, cette insistance se conforme aux stratégies académiques et aux dogmes scientifiques propres à l'interdisciplinarité, avec les dispositifs intellectuels et les mesures d'« économie de la connaissance » qui y sont associés. Dans la perspective historique et historiographique qui est la nôtre ici, cette « cohérence encyclopédique » tant valorisée pourrait bien s'avérer être une idéalisation essentiellement rétrospective qu'il sera utile de remettre en question – une idéalisation qui s'approche même du « mythe », dans l'acception plus spécialisée du terme. Au modèle « perspectival » ou convergent du cheminement inexorable vers la cohérence idéale, nous pourrions substituer avec profit l'image plus avérée d'une mosaïque ou d'un *patchwork*, une tapisserie bigarrée avec ses filigranes, ses nœuds, ses lacunes et ses fils perdus. Après tout, ne pourrait-on pas mieux comprendre – ou au moins différemment – l'œuvre de Leroi-Gourhan en prenant à cœur, plutôt qu'en gommant, ses aspects les plus fortuits, les plus disparates et même les plus divergents ?

Leroi-Gourhan lui-même n'aurait probablement pas ressenti l'intérêt d'une telle suggestion, du moins durant la phase la plus avancée de sa carrière. Suite à la publication acclamée des deux volumes du *Geste et la Parole* (*Techniques et langage* en 1964 et *La Mémoire et les Rythmes* en 1965) – publication qui semble être à la fois un point d'orgue et un tournant dans son œuvre –, sa propre perception rétrospective suggérerait plutôt l'existence sous-jacente d'un projet intellectuel de longue durée. La réédition de ses livres précédents lui permet d'affirmer cette perception de « continuité incrémentale », un concept que nous rencontrerons sous diverses formes au long de ce livre. Il s'est ainsi efforcé, dans la préface de l'édition de 1971 de *L'Homme et la Matière* (1943a), de relier ce livre au *Geste et la Parole*, « sans altérer complètement la rédaction originale d'un ouvrage qui, avec ses imperfections, marque pour moi le début d'une

longue aventure scientifique¹ ». De même, lorsqu'il réédite *Milieu et techniques* (1945a) en 1973, il admet que « [c]e livre, qui est le reflet d'un autre moi, est un peu irritant, parce que j'y retrouve sous une forme encore larvaire mais transparente un peu de tout ce que j'ai cru voir naître par la suite² ». Un réaligement encore plus conséquent est perceptible dans *Mécanique vivante*, publication tardive (1983a) de son doctorat ès sciences de 1954 sur la paléontologie des vertébrés. En présentant la genèse de cet ouvrage, Leroi-Gourhan suggère que ses premières publications – à savoir les *Documents pour l'art comparé de l'Eurasie septentrionale* (1943b), sa thèse de doctorat ès lettres sur l'*Archéologie du Pacifique-Nord* (1946a) et les deux volumes d'*Évolution et techniques* (1943a et 1945a) – « ont en commun la recherche d'une systématique de l'évolution des formes ». Il ira même jusqu'à présenter les deux volumes d'*Évolution et techniques* comme les volumes I et II d'une séquence manifestement rétrospective, dans laquelle les deux volumes du *Geste et la Parole* deviendraient volumes III et IV, couronnés par le volume V qu'est la *Mécanique vivante* en question³.

Que les reconstitutions scientifico-autobiographiques de Leroi-Gourhan puissent sembler parfois artificielles, voire fluctuantes selon les circonstances, cela n'a rien de surprenant. Nonobstant des erreurs factuelles ou des omissions qui ont pu survenir ici et là et qui se rectifient aisément, il faut plutôt retenir qu'il s'agit là d'un récit de vie, d'une (ré)construction dont Leroi-Gourhan est le narrateur tout autant que le protagoniste (voir *infra* sur sa présentation de soi). Les inflexions qu'il donne à son histoire, les utilisations qu'il en fait et les bénéfices qu'il en tire, tout comme les divers aspects qu'il juge nécessaire d'inclure ou d'accentuer, ou au contraire de minorer ou de passer outre, font tous partie intégrante de ce qu'il nous faut comprendre sur Leroi-Gourhan et sur sa propre perception de son œuvre et de sa « vie savante⁴ ». Son souci déjà relevé

1. Leroi-Gourhan (1971), p. 8.

2. Leroi-Gourhan (1973), p. 7.

3. Leroi-Gourhan (1983a), p. 20-21.

4. Voir l'élaboration de cette notion dans Adell (2022).

L'Invention de la technologie

d'autocohérence en est un exemple, d'autant plus qu'il n'excluait pas la reconnaissance et la mise en avant d'une diversité manifeste. En 1981, à l'occasion de son élection à l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, il constate avec juste fierté :

Passant successivement de l'ethno-esthétique à la paléontologie humaine, de la technologie à l'ethno-préhistoire, puis retournant à l'une ou l'autre de ces disciplines, je n'ai pas eu le sentiment de la dispersion car le même homme, cohérent dans sa diversité, se retrouve au bout de chacune de ces pistes¹.

Une volonté similaire de présenter cette cohérence comme un aboutissement ou une réalisation ultime, qui découlerait d'une évidente diversité disciplinaire tout en la sublimant, transparaît dans ses souvenirs de 1982 :

On y arriverait peut-être [à désigner mon œuvre] en disant que c'est l'homme, tout simplement, qui en fait l'unité. J'ai changé deux ou trois fois d'horizon ; j'ai côtoyé tantôt la philologie et tantôt la paléontologie humaine, mais, en définitive, j'ai l'impression qu'il y a dans mon travail une certaine unité, qui est la recherche d'un contact avec l'humanité sous différents aspects qui se coordonnent. Ni la préhistoire ni même l'ethnologie ne définissent globalement mon travail².

Au-delà ce désir de « contact » avec « l'humanité telle qu'elle est », c'est bien sûr cette notion d'« horizons changeants » qui doit retenir notre attention. D'autant plus que ces changements, avec les hésitations et les ajustements qu'ils impliquent, se sont manifestés dès les premiers temps de sa carrière, alors même qu'il n'avait pas encore déterminé ou même véritablement tracé sa vocation professionnelle (si l'on excepte l'affirmation quelque peu présomptueuse de sa propre singularité). Sa correspondance de 1938 et début 1939 depuis le Japon lointain avec Jean Buhot (dans des circonstances qui seront abordées plus loin dans ce chapitre) contient plusieurs

1. Cité dans Garanger (1986), p. 12.

2. Leroi-Gourhan (1982), p. 13.

Table

Chapitre 5. Investir la préhistoire. Continuités, accumulations, récapitulations (1944-1962)	215
Changements d'horizons à Lyon : de l'Occupation à la décolonisation.....	218
Changements d'horizons à Lyon : formations en ethnologie et en préhistoire	228
Coda – Ramifications : art pariétal, paléontologie et géographie humaine	237
Sur la taille expérimentale du silex : Coutier et Bordes, Breuil et Balout.....	245
À la recherche de la mentalité préhistorique : affranchir les documents.....	252
Axes de perfection : continuité, accumulation et affinités biologiques.....	259
Des séries de gestes en séquence : en enchaînant vers la chaîne opératoire	265
Coda – La « préhistoire intellectuelle » de Jean Piaget : récapituler les connaissances et les techniques	271
Chapitre 6. Connexions psychologiques et fondements biologiques. Du comportement technique à l'évolution de la technicité (1950-1965)	283
Le « comportement », une catégorie englobante.....	284
Psychologie et comportement technique avec Mauss et Meyerson	290
Une version ethnologique de la chaîne opératoire.....	298
Le comportement technique chez l'animal et chez l'homme : une psychologie zoologique	303
Le « problème posé par Piéron »	309

L'Invention de la technologie

Chapitre 7. Rédemptions technologiques. La machine, l'artisan et la réhumanisation de l' <i>Homo faber</i>	317
Au milieu des machines	319
Cybernétique de silex	324
Coda – Les routes de la foi	333
La question des techniques : Jacques Ellul et l'enjeu de la discontinuité.....	342
La question des techniques : cumulatives, continues et « dépassantes » par nature.....	350
<i>Homo faber</i> et la naissance de l'art.....	363
« Nous sommes tous <i>Homo faber</i> , et moi peut-être plus que vous » : nostalgies artisanales	370
Coda – Déchaîner les chaînes opératoires	381
Conclusions : la « culture technique » entre technologie et technocratie.....	393
 Bibliographie générale.....	 405
Index des noms de personnes.....	451